

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1933

---

### Discours prononcé par M. Raymond BURGARD, Professeur de Sixième

Mesdames,  
Messieurs,  
Mes chers amis,

Partir est chose toujours émouvante. Et c'est un mot, plein d'élan, tendu comme une voile qu'emplirait l'espoir de la nouveauté, le souffle léger du voyage. Il m'a paru opportun – avant qu'une jeunesse, rassemblée au terme de son effort annuel, ne prenne son vol vers ses nouveaux destins – d'en redire l'attrait, d'évoquer ce qu'il contient de force créatrice et d'intime sagesse.

Tout départ s'enveloppe d'une atmosphère de sentiments qui lui sont propres. On veut y voir, le plus souvent, ce qu'il signifie de pénible pour l'homme : la tristesse de l'abandon, la blessure du détachement, une image atténuée de la mort. Il faut y reconnaître aussi, du moins chez le partant, un frais désir de conquête, une naïve espérance, qui est un rajeunissement de l'âme. Observez l'enfant saisi par son livre : il croit en lui, dès le moment qu'il l'ouvre, et son émoi se renouvelle, au tourner de chaque page, dans l'attente de la belle image, inconnue encore, mais certaine. Ainsi, le voyageur. L'imagination l'accompagne : elle gardera vive, en lui, la faculté de s'étonner et de s'émerveiller. C'est elle, autant que lui-même, qui dévoilera l'inconnu du monde, adoucira les contacts décevants, saura transformer l'expérience vécue, par une sorte de magie interne. Et quand, les années enfuies, il ne restera de l'aventure qu'un souvenir coloré, nul effort de pensée n'y pourra discerner le réel de l'imaginaire.

Cette fraîcheur de sentiment, qui donne aux impressions une plus longue résonance, cette jeunesse d'imagination prompte à feindre et à parer, semblent avoir créé des liens de nature entre le voyage et la poésie : ils participent tous deux à la transfiguration du réel.

*Etonnants voyageurs ! Quelles nobles histoires  
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !...*

a dit le plus sensible de nos poètes. A l'origine, quand les départs vers les pays d'outremer comportent une héroïque incertitude, ils engendrent l'épopée. Les marins thessaliens, qui s'élançèrent à la découverte des rivages opposés aux leurs et franchirent les détroits, porte d'une mer obscure et de plages barbares, furent la matière vivante du mythe de Jason et des Argonautes. N'a-t-il pas suffi d'un itinéraire de navigateur phénicien, tombé en la possession d'un aède d'Ionie, pour créer la « geste » marine d'Ulysse errant ? Plus près de nous, pilotes portugais et conquérants espagnols ont rajeuni les vieux thèmes épiques, et les poètes qu'ils ont émus laissent flotter, dans nos mères, des visions de caravelles, des mers phosphorescentes, d'Eldorados ouverts à toutes les fantaisies.

Même privée de gloire, même limitée en audace, la découverte du monde éveille le jeu des puissances lyriques. Si Chateaubriand n'avait conçu, au spectacle de la mer, qu'un désir d'infini, bientôt refoulé et contraint : si les oiseaux de passage, au ciel de Bretagne, n'avaient laissé en lui qu'un regret de n'être point sur leurs ailes, nous n'aurions pas connu les amples harmonies dont il cueillit les accords dans les savanes et les forêts du Nouveau-Monde, ni cette reconstruction enchantée d'un univers devenu personnel, élargi des rives du Maschacebé à celles du Jourdain, où se manifeste, en d'incessants mirages, un art supérieur à toute vérité. Ainsi le voyage donne aux plus fortes sensibilités une occasion de s'épanouir. A parcourir l'œuvre de Baudelaire, on s'étonne de la richesse de symboles et de rythmes qu'il rapporta d'un bref séjour aux îles de l'Océan Indien ; tout le lui rappelle : la musique, une chevelure, un parfum ; et sa poésie en prit un tel mouvement d'impatience, un tel élan vers les chimères du rêve exotique, qu'elle agit, plus tard, sur le cœur enfiévré de Rimbaud, à la manière d'un philtre : c'est sur un « bateau ivre » que l'adolescent ensorcelé embarqua ses désirs tumultueux de possession du monde.

Si le voyageur, mouvant miroir du visage terrestre, s'apparente au poète par ses dons de création, il porte aussi témoignage de l'humaine curiosité. A l'inquiétude, que nous considérons comme une manifestation de la vitalité de l'esprit, il donne un corps. Et ce n'est pas sans raison qu'on lui accorde plus d'importance aux époques que traverse une grande passion de savoir et d'agir : la conquête de l'étendue, la recherche de la variété du monde coïncident toujours avec les poussées d'investigation intellectuelle ou de rénovation artistique. Dans ce destin qui fit précéder de miraculeuses navigations, à l'aube de l'ère moderne, l'essor de la pensée, ne faut-il pas voir, plutôt qu'un jeu du Temps, une sorte de préfiguration ? Les étoiles nouvelles, surgies en des cieux jusqu'alors ignorés, apparaissent comme des signes lumineux des récompenses promises, elles aussi, à l'audace de l'esprit. La foi des navigateurs avait créé un Nouveau-Monde, un monde neuf sortit de l'effort spirituel du seizième siècle. Et comme pour justifier cette concordance, l'écho des grandes découvertes se prolonge dans l'œuvre des humanistes : Rabelais conduit Pantagruel sur les traces de Jacques Cartier, et Montaigne accueille, dans sa tour solitaire et bardée de livres, les étranges relations des aventuriers. Plus tard, quand s'est affaibli, chez nous, le sens de l'humain, usé par l'analyse intérieure et la recherche de types universels, quand se fait sentir le besoin d'enrichir cette notion d'humanité, dépouillée jusqu'à l'abstraction, de la replacer dans la complexité de la vie, dans la réalité historique et spatiale, c'est à l'expérience des voyageurs que les philosophes recourent, pour démontrer que les mœurs varient avec les latitudes, que les civilisations étrangères ne sont pas nécessairement fondées sur le ridicule, que la sauvagerie des peuples primitifs devrait apparaître aux yeux des raffinés comme un modèle de naturel et de simplicité. Tandis que se préparent les expéditions de Cook et de Bougainville, qui passionneront le commun, les beaux esprits, non contents de faire le tour de l'Europe, aiment à s'imaginer Persans, Chinois ou Incas. On voyage jusque dans la fiction : si les Anglais inventent la terre de Lilliput et l'île de Robinson, Marivaux cherche, pour son théâtre, des terres imaginaires, et l'abbé Prévost promène son Cleveland parmi des tribus sauvages que, certes, il ne fréquenta jamais lui-même. Faut-il signaler, chez les Romantiques, ce même besoin de mouvement et d'espace ? Des goûts nouveaux exigent d'autres horizons. On s'éprend de la Grèce et de l'Égypte, de l'Espagne et de l'Italie. Hugo s'imprègne, sur les bords du Rhin, de l'atmosphère où vécurent les Burgraves, et Delacroix puise dans les lumières et les couleurs de l'Orient africain la force de traduire dans la plastique son lyrisme personnel.

Que dire de notre époque ? La vitesse et les commodités ont réduit l'effort nécessaire au déplacement. Le monde, devenu plus petit, se laisse conquérir à moins de frais : Nous voici

loin des départs héroïques, chargés de symboles. Pourtant, même vulgarisé par les facilités dont on l'entoure, le voyage n'a pas cessé de contribuer à l'enrichissement de l'esprit. La littérature qu'il inspire, riche d'attraits et d'enseignements, garde un accent original ; les tempéraments particuliers s'y meuvent à l'aise ; les plus détachés, en apparence, du monde extérieur, s'y laissent entraîner et nous avons pu lire, il y a peu d'années, un *Voyage au Congo* d'un écrivain qu'on disait uniquement attentif à lui-même. Qu'après une si longue tradition, qu'après avoir été saturés par toutes les formes de l'exotisme et de toutes les couleurs locales, nos contemporains n'en éprouvent aucune lassitude, cela démontre qu'en cette matière l'avidité de l'homme est insatiable. Nos écrivains voyageurs, il est vrai, se sont adaptés aux exigences actuelles du goût. La mort de Loti a clos une interprétation du monde : celle qui amplifiait le rôle du paysage et l'adaptait à des états d'âme. Un pittoresque alerte et réaliste lui a succédé, à quoi se mêlent les gestes de la vie. Car l'homme est devenu le sujet de l'étude et de l'enquête. Les maîtres de notre génération n'emportent plus avec eux des nostalgies surannées, mais des préoccupations sociales, voire politiques. Le machinisme américain, la gésine d'un ordre nouveau dans les pays en mal de révolution, la misère des hommes noirs, l'énigme des peuples jaunes, le problème de la civilisation, voilà ce qui les appelle sur les routes de l'univers, retient leur attention ou leur sollicitude.

Féconde curiosité, nécessaire à notre vie intellectuelle, qu'elle alimente et revigore. Comme ils furent mal inspirés ceux qui tentèrent de la discréditer ! On ne lit pas sans quelque malaise ce passage des *Pensées* : « Curiosité n'est que vanité... On ne voyagerait pas sur la mer pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer ». Opinion de sédentaire, entraîné à la lecture de l'Écclésiaste et aux paradoxes de la conversation : Pascal traite avec rigueur une chose dont il n'a pas l'expérience. Moins dédaigneux du témoignage, Montaigne aimait à interroger, sur les quais de Bordeaux ou de Rouen, les routiers de la mer et les sauvages venus des Indes. Sans doute, le voyageur a le récit facile, et ce peut être un travers. Mais on le sollicite, parce qu'il est porteur de nouveauté et d'étrangeté ; il entretient, chez les autres, une petite flamme de désir ; et parfois, il fait éclore les grandes vocations de l'action et de l'art.

Si l'Europe s'est irradiée, projetant loin d'elle-même son esprit d'entreprise et sa puissance de création, c'est parce que des voyageurs, d'une âme peu commune, navigateurs, explorateurs, pionniers de colonisation ont ouvert les voies à l'énergie occidentale. Ils furent nombreux, parmi ceux-là, les gens de France. On pourrait s'en étonner, car nous passons pour avoir l'humeur casanière. Notre réputation est à ce point établie, que nous nous méconnaissons et que nous induisons en erreur jusqu'aux observateurs étrangers qui s'appliquent à nous définir. On ne veut voir en nous qu'un peuple de paysans et de jardiniers. Sans doute, nous limitons volontiers notre ambition à la possession d'un coin de terre suffisant pour enclore notre vie :

*C'est là que, satisfait de son destin borné,  
Gallus finit de vivre où jadis il est né.*

Mais il n'y a pas d'homme de chez nous, si fixé qu'il puisse être en sa demeure, qui ne garde en lui un instinct de migration et ne fasse éclater, quelque jour, l'horizon familial. Depuis les Croisades, il couve en nous une passion d'aventure, qui est le ferment de notre vigueur et nous préserve de la funeste immobilité. Lapérouse était de l'Albigeois ; René Caillé, du Niortais. Nos terriens ont peuplé les Frances lointaines. Est-ce un obscur besoin de liberté qui les fait s'arracher aux liens accoutumés, ou l'invincible attirance de l'inconnu ? Ne serait-ce pas, plutôt, le voisinage de la mer, qui apporte à nos bords une clameur forte de tous les bruits

du monde, et éveille, chez nous, d'innombrables échos ? en notre pays, à la masse équilibrée, la mer n'est, en effet, jamais si éloignée, que les regards ou la pensée ne puissent l'atteindre : nos plaines suivent le mouvement tranquille des rivières, qui descendent vers elle, infailliblement. Le terrien s'oriente, à son insu, vers le large ; puis, un jour, il se confie au marin, qui le pilote vers d'autres climats et d'autres champs.

Comme elles sont vieilles déjà les traditions qui nourrissent dans l'âme de nos écrivains, de nos marins, de nos paysans, les désirs d'évasion, les émois du départ !...

Il en est, parmi vous, mes jeunes amis, qui entendront l'appel des lointains. Il prend des accents divers, selon les cœurs qu'il cherche : il dit le rêve ou l'action. D'autres voix le contrarient ; celle du sentiment : « partir, c'est mourir un peu » ; celle de la prudence : « pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Mais ceux que l'appel a touchés font violence au sentiment et négligent la mesquine prudence. Au reste, ils savent que, quoi qu'ils fassent, il leur faut, chaque jour, un peu mourir, et que, si les pierres fixées au sol retiennent la mousse, souvent elles s'y enlisent et disparaissent. Alors, ils secouent la poussière de leurs petits bonheurs ou de leurs petites misères, et s'acheminent vers les ports que tant d'autres ont laissés avant eux.

Ils reviendront, comme la mer revient au rivage. Pleins d' « usage et raison », ils auront appris qu'il faut admirer avec réserve et ne mépriser presque rien. Ils auront connu l'homme en sa diversité, mesuré leurs traditions à celles d'autrui. Peut-être auront-ils acquis ce que Baudelaire appelait l' « amer savoir » du voyage : l'étroitesse d'une terre qu'ils croyaient démesurée, les déficiences d'une humanité partout inférieure à l'idéal qu'ils s'en faisaient, la douleur des oppositions trop brutales entre le rêve et la réalité. Mais ils rapporteront, de leur longue aventure, une richesse plus aimable que celle de l'expérience : ils posséderont en eux un Cipango secret de beautés et de raretés. Comme ce chasseur d'images – si joliment dessiné par Jules Renard – qui passait le jour à capter le miroitement de la rivière, l'ondulation des blés, le jeu des nuages au couchant, ils auront, au cours de leur errance, cueilli mille reflets de l'admirable variété du monde : sur un promontoire de Sicile, un temple de marbre, mûri au soleil comme un miel ; dans un bourg d'Afrique, blotti entre ses haies de cactus, un minaret dressé dans sa prière immuable, et des gueux, qui ont des visages de prophètes ; plus loin, au-delà des océans, au bord des mers de feu, des plages alanguies, d'où s'élèvent les fûts orgueilleux des palmistes, dominant la profusion végétale des îles gorgées d'eau et de lumière ; ailleurs encore, des costumes étranges et somptueux, ressuscités, semble-t-il, de quelque vieille porcelaine. Ces biens, rien désormais ne pourra les leur ravir, et, pour en jouir, il leur suffira de fermer les yeux. Sous leurs paupières closes, par la seule incantation du souvenir, ils évoqueront et feront surgir tous les trésors de leur conquête, la moisson d'images qu'ils auront glanée aux champs lointains de la nature et de la vie.

## **Raymond BURGARD**

(1892-1944)

*Agrégé de grammaire (1928)*

*Professeur au Lycée Buffon (1932-33 à 1941-42)*